

Centre régional du Livre de Franche-Comté
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon
Tél : 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRe

FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Célia Houdart



www.celiahoudart.com

L'auteur :

Après des études de lettres et de philosophie et dix années dédiées à la mise en scène de théâtre expérimental, Célia Houdart se consacre à l'écriture.

Depuis 2008, elle compose en duo avec Sébastien Roux des pièces diffusées sous la forme d'installations ou de parcours sonores. Elle a été lauréate de la Villa Médicis hors-les-murs, de la Fondation Beaumarchais-art lyrique, du Prix Henri de Régner de l'Académie Française (2008) pour son premier roman *Les merveilles du monde* et du Prix Françoise Sagan (2012) pour *Carrare*.

Elle a également co-réalisé un film avec Philippe Béziat, *Did you ever see Piedmontese hills?*, et est régulièrement invitée à mener des workshops dans des écoles d'art, en France comme à l'étranger.

Bibliographie :

Romans :

- ◆ *Gil*, Éditions P.O.L, 2015.
- ◆ *Carrare*, Éditions P.O.L, 2011.
- ◆ *Le Patron*, Éditions P.O.L, 2009.
- ◆ *Les Merveilles du monde*, Éditions P.O.L, 2007.

Essai :

- ◆ *Georges Aperghis. Avis de tempête*, Éditions Intervalles, 2007.

Présentation sélective des livres :

- ◆ *Gil*, Éditions P.O.L, 2015.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

L'été de ses dix-huit ans, un jeune pianiste reconnaît une chanson que diffuse un autoradio. Il se met à chanter. Son chant brille comme une énigme devant lui. Encouragé par ses professeurs au Conservatoire et guidé par son intuition, Gil quitte un instrument, le piano, pour un autre, la voix, qui se confond avec lui-même. On suit la formation du jeune ténor, on pénètre avec lui dans les coulisses du monde de l'opéra. Au plus près des corps et des visages. Apprentissage des rôles et découverte de soi. *Gil* est le roman d'une voix. Le portrait d'un talent et d'une inquiétude. Une vie faite de patience et de doutes qu'incarnent

d'étranges présences, dont on se demande si elles ne sont pas le fruit de l'imagination du personnage.

Les noms d'œuvres et de compositeurs sont inventés, comme pour mieux déjouer les conventions du genre (la biographie de diva) et créer un univers non exclusivement réservé aux initiés. Chacun peut y entendre sa musique. Ce chanteur à la voix si troublante, poursuivi par des ombres et des terreurs, ressemble à Orphée. Un Orphée moderne. On retrouve dans ce roman toute la délicatesse des précédents récits de Célia Houdart. Son goût pour le mystère et les éblouissements. L'hypersensorialité. Une écriture accordée à son sujet, profondément musicale.

Presse :

Article publié dans le Monde des Livres, le 22 janvier 2015, par Xavier Houssin

Célia Houdart, l'attentive

Sa main effleure le pan de tissu écru qui barre la table de bois blond. Un jeté de lin un peu rêche. De ces toiles lourdes dont on faisait autrefois aussi bien des draps que des torchons de cuisine. Sa paume, inconsciemment, parcourt la trame à rebrousse-fil et trace d'invisibles carrés, comme si elle ramassait des miettes.

« *Je suis toujours attirée par les détails* », dit rêveusement Célia Houdart. Elle vient de publier *Gil*, un quatrième roman qui raconte la vocation inquiète d'un jeune musicien décidant d'abandonner l'apprentissage du piano pour se consacrer au chant. Un choix qu'il fait au terme d'une succession de hasards, de prises de conscience, de rencontres. De concordance des signes. De minuscules fragments de l'ordinaire du temps. *Les Merveilles du monde* (POL, 2007), son premier roman, était déjà un livre à facettes. L'histoire d'Igor, un photographe réalisant, après que les fenêtres de son appartement avaient éclaté sous des rafales de grêlons lors d'un violent orage, à quel point la vie peut différemment se regarder et se comprendre, à partir de la plus infime perception, de la moindre sensation. Les instants s'y enchaînaient, cordant ses réminiscences intimes, ses drames, ses angoisses, ses élans, à l'immédiateté de son quotidien (aussi bien une discussion à propos d'une place réservée dans le train, ou des guêpes s'affairant près d'une poubelle, que son essentielle rencontre avec l'amour au Mexique). Des exercices d'attention ou d'émerveillement à « *un réel prismatique, composé de souvenirs minces, miroitants, fugitifs...* »

Article publié dans *Libération* le 1^{er} janvier 2015, par Claire Devarrieux.

Célia Houdart se plonge dans les coulisses du monde de l'opéra pour narrer le destin d'un apprenti pianiste qui devient un ténor de renommée internationale.

Dans le nouveau roman de Célia Houdart, le quatrième depuis 2007, un jeune homme se découvre une voix. Il s'appelle Gil de Andrade. Alors qu'il se destinait au piano, il devient un ténor mondialement célèbre. *Gil*, comme on le voit, est facile à résumer. L'histoire avance paisiblement, bien équilibrée entre les paysages à l'imparfait et les informations au passé simple, qui sont parfois des épiphanies sans importance. Voici une fin de chapitre : « *La nuit était étrangement douce pour la saison. Les lumières de la ville diffusaient une lumière orangée qui teignait le ciel d'un espoir mystérieux.* » Et en voici une autre : « *Gil, ému de voir d'aussi près, sans jumelles, Vera Glinka, ne remarqua pas que les lanières de l'une de ses spartiates s'étaient dénouées.* »

Humanité. À propos de Vera Glinka, une des chanteuses préférées de Gil, il faut préciser qu'elle ne figure dans aucun des enregistrements que compte votre discothèque. Contrairement aux romans de la rentrée littéraire de septembre, qui tricotaient de la fiction avec de vrais noms fameux, pur réel, *Gil* repose sur des stars inventées. Les professeurs de chant et de piano, formidables d'humanité et de présence, Marguerite Meyer, Vlado Blasko ou Samuel Isherwood (ce dernier responsable du renouveau de la musique baroque vers la fin du siècle dernier), portent des noms concoctés par Célia Houdart. Gil fait merveille dans

Deucalion, un opéra du XVII^e remis au goût du jour ; on chante des madrigaux d'Orcagna et l'*Elégie* de Henry Viollet aux obsèques de la chère Lucienne Franck : œuvres et compositeurs sont aussi imaginaires que les interprètes et leurs maîtres. On y croit à cause du son.

Plus difficile à expliquer est l'évidence avec laquelle nous croyons à la gloire du héros. Gil triomphe à Covent Garden. À Santa Fe, il retrouve une soprano grecque, ils étaient ensemble au Conservatoire. Célia Houdart ne craint pas d'écrire : « *Ils jouèrent à guichets fermés.* » Et en Écosse : « *À Glasgow, lors d'une répétition, le chef, qui n'avait pas la réputation d'être tendre, s'était arrêté en plein acte II, après Flow, My Tears, Fall from Your Springs, l'air de Harald que chantait Gil, pour dire qu'il n'avait jamais rien entendu d'aussi beau.* » Ces indications ne sont pas là pour flatter l'ego du personnage - il n'en a pas -, mais pour poser sur son chemin les jalons de la réussite.

Papillons. Comme dans chaque trajectoire d'artiste (d'individu aussi bien), il y a des gouffres à traverser, à surmonter. Exactement comme les orages, les bourrasques, les paquets de vagues ou de pluie qui s'abattent, Gil devra essuyer une crise de découragement à Londres, ou bien une représentation catastrophique aux Chorégies d'Orange qui manque détruire sa carrière. La manière dont le récit met fin aux épisodes noirs et fait tourner la roue des rencontres ressemble à la marche des jours : c'est inéluctable. Gil devient et redevient célèbre. Gil est terrorisé par la présence menaçante d'un inconnu qui surgit brièvement et disparaît. Gil a des amies et s'éprend d'un jeune Coréen. Il connaît ce drame génial d'avoir en lui ce don du chant. Il n'en fait pas une affaire. Simplement, cela bouleverse sa vie. Il s'ouvre davantage. Il était effacé, il parlait tout bas. Eh bien, on n'entend plus que lui.

« *Le chant de Gil était une énigme qui brillait devant eux.* » C'est au cours de vacances, un été sous la tente, avec son camarade d'enfance, que Gil a cette révélation qui lui servira d'étoile dans la nuit de l'existence. Il a 18 ans, son bac et son permis. Passent les années 80 et 90. Gil est toujours encadré, dans le récit, de son père, Jorge, d'origine portugaise, qui travaille à La Poste, et de sa mère, Lucile. Celle-ci est psychotique et vit en Suisse, son pays, internée au domaine de Belle-Idée (il existe une clinique de ce nom à Genève), où son seul plaisir est de chasser les papillons quand c'est la saison. Lucile peut être pacifiée par la voix de son fils, le temps d'une représentation. À la fin du roman, située à Montreux, l'épigraphie trouve sa justification : « *Orphée qui de son chant apprivoisa les bêtes féroces.* »

C'est à Lucile qu'on pense lorsqu'on essaie de comprendre de quoi est composé le toucher léger de Célia Houdart. On pense non pas à la folie de Lucile (c'est un enfer) mais à sa poésie. Quand elle obtient l'autorisation de se rendre à l'Opéra, accompagnée d'une aide-soignante, au cas où, la mère de Gil se maquille les paupières avec soin, en gris et bleu : « *Elle avait fait des prélèvements de poudre sur des ailes de papillons, minutieusement au pinceau.* »

Article paru dans *Le Temps* le 31 janvier 2015, par Lisbeth Koutchoumoff.

Célia Houdart et les sortilèges de la voix humaine.

Gil est traversé par les sons, leur beauté, leurs maléfices. Bref roman d'apprentissage, biographie imaginaire d'un talent qui se révèle, l'ouvrage est porté par une attention aux corps et aux signes, parfois magiques.

C'est la sensible précision des mots qui frappe d'emblée chez Célia Houdart. Ils semblent avoir été roulés, taillés, placés. Et puis comme rincés à grande eau. Pour que ne demeure, aux yeux du lecteur, qu'une impression de fluidité, d'aisance presque quotidienne. *Gil*, son quatrième roman, est placé sous le signe de la voix, celle qui sort, un été, en voiture, d'un jeune homme, tandis qu'une chanson passe à la radio. Gil, puisqu'il s'agit de lui, est pianiste en formation au Conservatoire. Il parle si doucement dans la vie que son père et ses professeurs lui demandent sans cesse de répéter. Et puis, ce jour-là, en vacances avec un ami, sort de lui une voix qu'il ne pouvait pas soupçonner.

Gil se lit comme la partition sensorielle d'un être qui se découvre un talent de chanteur lyrique et se laissera guider par ce don. Le livre progresse à la façon d'un bref roman d'apprentissage, des débuts à une réussite ouverte sur le large ou le lointain. Toute l'écriture est traversée par les sons et d'une façon générale par une sensorialité délicate où le peu exprime le plein. Des bruits (comme le chant d'un merle, un cri poussé par Gil lors d'une baignade) éclatent dans la page et aux oreilles du lecteur rendu très attentif aux détails physiques, visuels, olfactifs. Sous ses abords limpides, la partition de Célia Houdart se révèle étonnamment sonore, à la façon d'un tapis de sons d'où se détacheraient les sensations de Gil et, en écho, celles du lecteur.

Proche de la Suisse, Célia Houdart a vécu à Lausanne. La ville est devenue le décor de son premier roman, *Les Merveilles du monde* (P.O.L., 2007). Genève joue sa part dans *Gil*. La mère du jeune homme est hospitalisée à Belle-Idée. Il vient lui rendre visite, passe à Manor pour lui acheter un fraisier. Plus tard, quand sa carrière aura pris son envol, Gil viendra chanter au Grand Théâtre.

La romancière nous fait pénétrer dans l'atelier de travail du musicien, sans tous les lustres, les discours, les savoirs qui entourent la discipline artistique. Il y a l'étrangeté du don pour celui-là même qui le possède. A fortiori quand il s'agit de la voix. Il y a le difficile abandon du piano pour Gil, lui qui faisait corps avec son instrument. Il y a aussi la relation si intense, si particulière qui se noue entre un élève et un professeur de musique. Comment faire passer par les mots, par le corps une façon de jouer, une façon de chanter ? Des pages restituent ces monologues de professeurs qui mêlent onomatopées, injonctions, chant, poésie. Dans *Gil*, tous les noms de compositeurs et d'opéras sont fictifs. Plaisir de l'invention mais aussi, sans doute, souhait de ne pas bloquer la lecture par de multiples références.

Le livre est placé sous le signe d'Orphée, lui qui « de son chant apprivoise les bêtes féroces ». Ce climat diffus de magie qui irrigue de bout en bout le roman par des signes furtifs (une empreinte de chaussure qui ressemble à une patte d'animal, un oiseau qui tournoie dans le ciel, un homme qui suit Gil de représentation en représentation) laisse présager des forces à l'œuvre, ou pas. Gil ne maîtrise pas le pouvoir de sa voix. Elle lui permet d'atteindre sa mère, par-delà les barrières psychotiques. Elle attise aussi ses propres démons. Ombres, lumières, chant du merle, eau froide d'une rivière qui étreint les chevilles. Et la voix humaine qui surgit et semble lancer un sort.

◆ *Carrare*, Éditions P.O.L, 2011.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Célia Houdart a écrit ce roman comme on taille dans un bloc. Les personnages ont surgi peu à peu. Ils sont issus d'un même matériau. Elle a voulu que leur destin et leurs émotions dépendent d'autre chose que de la psychologie ou d'un enchaînement de causes et d'effets trop prévisible. Elle a invité dans le récit une poétique que l'on pourrait dire « élémentaire » (qui replacerait l'homme parmi les éléments) et un motif cher à Novalis ou à Roger Caillois : les pierres.



Nous ne sommes pourtant pas au pays des romantiques allemands mais en Toscane. Dans une Italie à la fois âpre, bruissante, archaïque et sensuelle, un prévenu attend une décision de justice. Une femme juge perd sa bague et le sommeil. Un berger surmonte sa peur et témoigne. Un enfant rêve assis sur un muret au soleil. Une jeune fille naît à elle-même en apprenant dans un atelier au pied des Alpes apuanes à tailler le marbre.

Les hommes et les pierres semblent échanger des propriétés. Des corps se figent, ou se précisent. Des trajectoires se croisent comme si elles étaient soudain aimantées. Des sculptures luisent dans l'ombre.

Une magie discrète opère et libère un champ de forces invisibles. Elles naissent ici dans des carrières à ciel ouvert.

Célia Houdart a obtenu pour ce livre le prix Françoise Sagan en 2012.

Presse :

Article paru dans *Le Monde* le 8 décembre 2011, par Christine Rousseau.

***Carrare*, de Célia Houdart : dans une veine mystérieuse.**

Connue jusqu'alors pour ses parcours sonores, ses installations, ses mises en scène de théâtre expérimental, Célia Houdart élargissait sa palette en 2007 avec *Les Merveilles du monde* (POL). Un premier roman au titre programmatique, où l'on découvrait le talent de cette singulière miniaturiste. Talent vite confirmé par l'émouvant *Patron* (POL, 2009), dans lequel s'affirmaient un regard précis et délicatement subtil porté sur les êtres et les choses mais aussi une écriture concise, fragmentée en petits éclats miroitants d'étrangeté, de mystères et de fulgurances poétiques.

Autant de qualités que l'on retrouve aujourd'hui dans *Carrare*, mais transcendées par la beauté minérale et végétale des paysages toscans que Célia Houdart sait finement dépeindre par petites touches. Ou plutôt ciseler. Car ici l'écriture a partie liée avec la sculpture, dont *Carrare*, réputée notamment pour ses carrières de marbre, fut jadis un haut lieu. La sculpture donc et plus précisément la taille directe. Une technique laissant libre cours à l'imagination de l'artiste, que semble avoir adoptée la romancière pour extraire ce bref récit tout irisé d'ombres et de lumières, et dont le motif ne se dévoile que lentement. Tout comme les personnages silhouettés dans la brièveté d'un instant, d'un geste, d'une image, d'un reflet, d'une fragrance.

Poussière de souvenirs

Ainsi Marian, que l'on découvre un matin au comptoir d'un café où elle prend un « *expresso et un croissant fourré à la confiture d'abricot* » avant de se rendre au tribunal de Pise, où elle officie comme juge d'instruction. De cette femme d'une quarantaine d'années, nous apprendrons plus tard qu'elle est mariée à Andrea, un universitaire versé dans l'étude de l'hindi et des tissus anciens, qui peine à trouver un emploi. Tous deux ont une fille, Léa, qui s'est prise de passion pour la sculpture. Chaque semaine, elle se rend à Carrare dans l'atelier de la *signora* Valli, une vieille dame de 83 ans à la démarche hésitante, sauf dans ce lieu chargé de poussière de souvenirs.

À l'approche de sa prochaine audience, Marian cherche désespérément une aigle-marine ayant appartenu à sa mère. « *Elle se dit que sans cette bague au moment de parler elle buterait sur chaque mot.* » Un chapitre se clôt. Un autre s'ouvre tout aussi promptement sur l'apparition d'un « *homme mince et brun* » encadré par deux autres vêtus de gilets pare-balles. C'est Marco Ipranossian. D'origine arménienne, ce mécanicien a été inculqué, sans preuve tangible, d'une tentative de meurtre sur la personne du préfet de région. Incarcéré depuis trois ans, il attend son jugement. À quelque distance de là, à San Jacopo, petit village paisible où il réside, un berger, surmontant ses appréhensions, informe Marian qu'il est prêt à lui révéler des éléments qui pourraient conduire à innocenter son ami Marco.

Dans l'apparent désordre d'une intrigue qui glisse sans à-coup d'une scène à l'autre, d'un personnage à l'autre, *Carrare* fourmille de lieux (Florence, Pise, San Francisco...), d'histoires fragmentées, ébauchées, suggérées. Et recèle plus d'un mystère. À commencer par celui régissant ses personnages, qui se croisent, se frôlent, s'aimantent, se figent, s'abandonnent ou se révèlent en transparence dans la minéralité d'une nature omniprésente. Comme le lecteur emporté par la beauté sensible de cette intaille et d'une écriture qui, dans ses blancs et ses silences, sait faire la part belle à la rêverie et à l'imagination.

♦ **Le Patron**, Éditions P.O.L, 2009.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Le jeune Bilal s'enfuit d'un aéroport. Il est pris de vertiges. Un médecin parisien chez qui il a élu domicile se demande quoi faire de lui. Un an et demi plus tard, on retrouve l'enfant heureux dans un cerisier.

Presse :

Article paru dans *Le Magazine littéraire* le 7 juillet 2009.

Dans *Les Merveilles du monde* (2007), son premier roman, Célia Houdart contait l'histoire d'un évanouissement. Celui d'Igor le photographe, qui se noie dans le lac Léman sans que jamais l'on ne retrouve son corps. Il réapparaîtra, comme en rêve, à sa compagne. Avec *Le Patron*, la romancière livre une nouvelle variation autour du motif, si insistant dans la littérature aujourd'hui, de la disparition. Au photographe des *Merveilles* fait place le « jeune Bilal », adolescent de treize ans qui s'enfuit de l'avion où toute sa famille a embarqué, obligée de rentrer en Algérie pour y régler une sombre affaire de succession. Livré à lui-même, l'enfant cherche à retrouver Pierre Wilms, un grand neurologue qui l'avait soigné quelque temps plus tôt.

Dire que le roman de Célia Houdart raconte une quête de filiation, le passage à l'âge d'homme d'un enfant d'immigrés qui a choisi de se donner d'autres racines ne serait toutefois pas lui rendre justice, tant l'essentiel semble se jouer dans les marges ou les revers de la trame ainsi esquissée. Car la romancière suspend les explications, sait jouer des ellipses. Seules quelques phrases sibyllines viendront justifier la décision de Bilal : « Le jour de la consultation à l'hôpital il avait observé les gestes de Pierre Wilms. Là il avait su. C'est avec lui qu'il avait choisi de rester ». Dans la continuité des *Merveilles du monde*, *Le Patron* s'offre aussi comme une tentative de capter le bruissement du monde. La romancière excelle à rendre la qualité d'une lumière ou d'un son, l'épaisseur d'un moment. « L'heure où les persiennes restituaient la chaleur du jour était l'heure où les carpes se décidaient à mordre ». Ou encore : « Le soir la Seine avait l'immobilité d'un lac. Les enfants s'endormirent gonflés d'une joie comme végétale ».

Célia Houdart est une artiste multiforme, qui ne se consacre pas seulement à l'écriture romanesque mais a aussi conçu différents projets pour le théâtre et l'opéra, réalisé performances et installations. Passion pour les arts du son et de la scène qui trouve d'indéniables résonances dans sa prose sensible et sensuelle, dotée d'une musicalité et d'une densité poétique remarquable, qui font tout le charme de ce bref et intense roman.

♦ *Les Merveilles du monde*, Éditions P.O.L, 2007.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Igor est un photographe, il vit en Suisse, à Lausanne. Il a des amis, des voisins, une mère, deux plus jeunes demi-frères qui sont champions de natation. Son père s'est noyé quand il était petit. Son existence offre toutes les apparences de la tranquillité, et de fait elle est tranquille. Un jour, il va au Mexique photographier les paysages, en vue d'un livre avec un écrivain de ses amis. Il y rencontre une femme plus âgée que lui, la quarantaine, avec qui il va manquer se perdre dans le désert. Ils vivent un amour discret, confiant, à distance parce qu'elle vit en Espagne. Un jour il se noie. On ne retrouve pas son corps. Après, son amie vient passer une nuit dans son appartement, il lui apparaît.

Célia Houdart

**Les merveilles
du monde**

P.O.L

Il est extrêmement difficile d'expliquer les raisons pour lesquelles ce très bref roman exerce sur son lecteur un tel pouvoir, un pouvoir calme, et comme apaisant. C'est une histoire à la fois simple et riche de tout ce qu'une tonalité discrètement intense laisse supposer de non exprimé, de retenu. Il y a cette notation, à propos des deux personnages principaux, qui dit un peu de ce charme : « Comme toujours ils étaient l'un et l'autre émus de se parler. Et ils étaient frappés par la quantité de choses qu'ils arrivaient à se dire en si peu de temps et en parlant si peu d'eux-mêmes. » Voilà, il y a de cela dans ce livre, une manière de dire beaucoup en peu de mots, et sans le faire remarquer non plus.

Ce roman a obtenu le prix Henri de Régner de l'Académie française en 2008.

Presse :

Article paru dans *Les Inrockuptibles* le 21 août 2007, par Fabrice Gabriel.

L'éveil au monde.

Célia Houdart saisit ce qui nous échappe de la marche du monde, avec un premier roman à la beauté mystérieuse.

Les Merveilles du monde, le premier roman de Célia Houdart, s'ouvre sur un orage suisse : une pluie de grêlons a brisé toutes les vitres d'un immeuble à Vevey. L'image est assez belle, et d'autant plus saisissante qu'elle est évoquée avec la délicatesse d'une écriture sans effets apparents, toute en douceur et ligne claire : le ton est immédiatement donné, de ce petit livre troublant qui d'abord intrigue, puis enchante durablement. Normalienne, bardée de diplômes et engagée dans de multiples actions artistiques, Célia Houdart s'y révèle une prosatrice élégante et presque modeste, dont la voix n'a pas besoin de s'élever haut pour atteindre au mystère de l'essentiel. L'essentiel ? *Les Merveilles du monde* est une histoire d'amour et de fantômes, dont le héros passe comme une silhouette fragile, à peine découpée sur le fond mouvant d'une nature omniprésente, partout offerte à la minutie des descriptions. Igor est ce passant, cet homme qui sait aussi regarder : il est photographe et doit quitter la Bretagne pour rejoindre son appartement de Vevey, puisque les fenêtres en sont brisées. La frontière semble ainsi s'effacer entre le dehors et le dedans, mais aussi entre le rêve et la réalité, les souvenirs et le présent flou d'un récit dont on ne sait plus très bien vers quelle destination il nous embarque... Car *Les Merveilles du monde* est aussi un livre de voyage, dont le titre fait d'ailleurs écho au journal de Marco Polo (*Le Livre des merveilles du monde*), que son ami Martin a offert à Igor dans une vieille édition russe. Le roman glisse ainsi du quotidien du jeune photographe au récit d'un séjour au Mexique où il a fait l'expérience du désert et rencontré une chercheuse espagnole en biologie tropicale, Monica, avec laquelle s'est nouée une relation de connivence assez singulière. De Tijuana au retour à Vevey, deux années ont passé, mais le roman fait coïncider ces lieux à priori opposés dans l'espace commun d'un monde de demi-songe : l'amour semble trouer le temps et les distances, comme la pluie aura percé les fenêtres...

D'une notation à l'autre, dans l'apparent discontinu d'une écriture volontiers fragmentaire, Célia Houdart réussit à donner l'impression d'un univers où l'infime communique avec l'immensité des ciels et des paysages, où les êtres retrouvent une forme de relation particulière avec les éléments. Et quand Igor disparaît, il n'y a pas de rupture, à peine un vide : le monde continue discrètement son cycle de merveilles, nous laissant aussi ébahis que devant une photographie d'Edward Weston.

La beauté définitivement mystérieuse du roman tient à ce paradoxe : ses mots savent retrouver le silence d'un regard, et l'artifice de la composition s'oublie devant l'évidence des plus simples révélations. Quelque chose apparaît alors, qui suffit à faire de la phrase la plus banale une épiphanie : « *Ils burent du sirop de sureau dans l'appartement vide.* » C'est assez pour atteindre à la justesse, comme à la poésie.

Revue de presse :

À l'occasion de la sortie de son dernier roman, *Gil*, Célia Houdart a répondu aux questions de Marianne Grosjean pour *La Tribune de Genève* le 10 février 2015.

La Française narre dans *Gil* la vie fictive d'un chanteur lyrique dont la mère est internée à Belle-Idée. Entretien.

« Voilà... Glissez d'une note à l'autre par le dessus... comme une balle de ping-pong sur un jet d'eau... reprenez à j'ai revu... » Tous ceux qui ont suivi un cours de chant dans leur vie se souviendront des images invoquées par leur professeur pour leur enseigner la technique du souffle. Dans son dernier roman, intitulé *Gil*, l'auteure française Célia Houdart raconte l'épanouissement professionnel et personnel de Gil de Andrade, enfant à la voix fluette qui deviendra un ténor d'exception. Il habitera à Paris puis à Londres, tout en rendant régulièrement visite à sa mère, internée à la clinique psychiatrique de Belle-Idée, à Thônex. C'est lorsqu'il chantera au Grand Théâtre que sa mère entendra son fils, alors au sommet de sa carrière, pour la première fois.

Au téléphone, Célia Houdart nous révèle les clés de ce beau roman d'apprentissage où le narrateur survole son personnage, sans jamais entrer dans sa tête.

Marianne Grosjean : Pourquoi avoir choisi le genre biographique pour un personnage inventé?

Célia Houdart : J'aime ces fictions qui prennent l'allure d'une réalité plausible. Lorsqu'on cite des personnes connues, on crée une connivence avec un public de connaisseurs. Or je voulais accueillir des lecteurs ayant d'autres références que le monde de la musique classique. Il y a un pur plaisir romanesque à inventer toute une constellation de noms. On trouve cela chez Balzac ou Proust, qui citent de grands artistes inventés, qui permettent de se représenter un milieu, une époque.

M.G. : Avez-vous tout de même été inspirée par un chanteur?

C.H : Oui, par un ténor allemand, Fritz Wunderlich. Sa voix, d'une luminosité et d'une clarté extraordinaires, que j'ai entendue sur disque, m'a beaucoup marquée. Il est mort assez jeune, en 1966, à cause d'une chute dans un escalier. Je lui rends hommage dans le roman, avec l'épisode où Gil a mal noué sa spartiate et manque de tomber dans l'escalier du décor. Sinon j'ai lu beaucoup de biographies de cantatrices. Et les entretiens d'un grand chanteur suisse, Hugues Cuénod, un pionnier du baroque, *D'une voix légère*.

M.G. : Vous décrivez en détail plusieurs leçons de chant. Vous êtes-vous inspirée d'un professeur de musique en particulier?

C.H : J'ai chanté dans un chœur et pris des leçons de piano. Mais je me suis inspirée des master-class de chant d'un ami à l'Opéra-comique et des commentaires du professeur. Je me souviens également des élèves de ma grand-mère, qui était professeure de piano ; ils faisaient presque partie de la famille. Quand je suis allée au Japon il y a deux ans, j'ai rencontré quelques-uns de ses anciens élèves. Il y avait la photo de ma grand-mère chez eux... En musique, la relation au maître est très forte, elle permet à l'élève de se révéler à lui-même et finalement de s'émanciper.

M.G. : La mère de Gil est internée à Belle-Idée. Comment connaissez-vous ce lieu ?

C.H : J'ai passé cinq ans à Genève entre 1995 et 2000, pour faire de l'assistantat à la mise en scène. Je me rappelle avoir croisé au marché aux puces de Plainpalais une dame très bizarre. Mes amis m'ont alors soufflé : « Elle vient sûrement de Belle-Idée. » J'ai été à la fois amusée et bouleversée d'apprendre qu'on pouvait appeler un hôpital psychiatrique Belle-Idée... C'est resté dans ma tête. Parfois, quand j'écris, j'ai envie de rendre hommage à des étrangetés qui m'ont marquée. J'ai aussi visité le parc de l'institution, empli de présences parfois inquiétantes, parfois poétiques, parfois les deux à la fois.

M.G. : Quel rapport entretenez-vous avec Genève et la Suisse ?

C.H : Je viens régulièrement à Genève, pour des engagements culturels liés à des projets de théâtre ou pour rendre visite à des amis. J'ai une dette artistique et amicale très forte envers Genève. Je fréquentais le squat de l'Arquebuse et le monde culturel alternatif des années 2000. C'est aussi en Suisse que j'ai écrit mes premiers textes. Par ailleurs, ma grand-mère pianiste rendait visite pendant la Seconde Guerre mondiale au musicien Vlado Perlemuter, qui était réfugié en Suisse. Elle est devenue son assistante et ils se retrouvaient à Macolin, au-dessus du lac de Bienne, pour établir leur programme de cours pour le Conservatoire de Paris. Plus tard, elle se rendait chaque année à Saint-Cergue.